

PRESLEY: UN AN DEJA

ROCK'N'ROLL

MUSIQUE

SENEBLES - N° 11 - PRIX 8 F - DISTRIBUTION N. M. P.



Wilko Johnson

SPECIAL ETE

BRIAN JONES
HIGELIN
HENDRIX
PATTI SMITH
Interview BOWIE

TELEPHONE N°1

TRUST

NOUS NE SOMMES PAS UN GROUPE POLITIQUE

D.P. - Tu débutes le show de Trust en disant : 1515 c'est quoi ? La foule bien sûr répond : Marignan et toi tu hurles : « non ! c'est la date d'entrée de Line Renaud au casino de Paris... » Pourquoi ?

Bernard - Il est temps qu'elle se retire.

D.P. - Pourquoi cette nouvelle chanson sur les hôpitaux psychiatriques ?

B. - Je trouve complètement débile qu'on puisse interner des gens pour des idées, c'est tout.

J.P.P. - Tu as des exemples précis ?

B. - Des gens comme Pliouch qu'on enferme comme débilés alors que leur seul crime est de penser différemment. Mais ceci n'existe pas uniquement en U.R.S.S. et c'est tous les jours que des écrivains, des savants sont mis en taule ou même exécutés...

J.P.P. - En France, c'est la même chose ?

B. - C'est plus subtil, c'est à un autre niveau... On t'enferme pour une histoire de famille, on te fait passer pour fou si tu as des idées politiques ou sociales qui ne collent pas à la tendance imposée par le pouvoir établi.

D.P. - L'aliénation du prolo, c'est aussi un leit-motiv chez Trust...

B. - Ma chanson sur les hôpitaux psychiatriques est peut-être la suite de « comme un damné ». Tu sais le mec qui bosse et qui devient fou parce qu'il doit prendre son métro, son bus, son train, ses dix heures d'atelier. Quand arrive le week-end il est logique qu'il se défoule, car si tu as des mecs qui compensent avec la pêche ou le tiercé, il y en a d'autres qui deviennent fou et qui ont besoin de cogner...

D.P. - Tu as une solution ?

B. - Ce n'est pas mon rôle. Je suis uniquement témoin... et puis, moi je ne bosse pas ! Je constate tous les jours des situations identiques : des mecs qui doivent courir, qui vont chier et pisser à toute vitesse et qui boivent leur café à cent à l'heure parce qu'ils sont à la bouffe. Ce n'est pas une position politique, je suis seulement un témoin, un type qui réagit...

J.P.P. - Tu n'as pas l'impression de faire de la politique malgré toi ?

B. - Je te répète que je refuse l'idée de faire de la politique et de militer pour un tel ou un tel. J'ai la chance de monter sur une scène et de dire ce que je pense. Il est logique d'ouvrir les yeux au public et ce n'est pas en chantant des trucs niais et rassurants qu'on le pourra.

J.P.P. - Tu n'as pas l'impression d'agresser une partie de ton public ?

B. - Peut-être, mais je suis sincère et la majorité du public le sent.

D.P. - Pourquoi tapes-tu sur les syndicats ?

B. - Tu vois, l'autre jour j'ai vu le défilé avec Seguy et Marchais, tu sais le défilé contre l'intervention des paras au Zaïre. Que vient foutre un mec comme Seguy dans un défilé politique ? Son rôle en tant que responsable syndical est d'être avec les travailleurs, avec les mecs qui bossent. Au lieu de cela il va perdre son temps dans un défilé politique. Les syndicats sont dirigés par des enclutés, par des mecs qui maigouillent pour leur propre compte et qui n'en ont rien à foutre du mec qui est sur sa machine, à se crever la santé. C'est lamentable ! Quand dans



En effet le groupe Trust n'est pas un groupe politique. Ce qui veut dire, en clair, qu'ils refusent d'appartenir à la gauche, à la droite, au centre et à tous ces partis merdiques qui se foutent ouvertement de la gueule du monde. C'est Bernard, le chanteur et le poète du groupe, qui répond à nos questions. Nous effleurons ici les sujets et les idées du répertoire de Trust.

un pays il y a un million et demi de chômeurs, un responsable d'une grande centrale syndicale à autre chose à foutre que d'aller se ballader dans les rues.

D.P. - Il est évident que le P.C. se fout ouvertement de la gueule du monde. Il est évident que leur attitude a fait perdre les élections à la gauche...

B. - C'est certain et c'est absurde car la gauche aurait permis un début de changement. Ce n'est pas que j'ai une très grande confiance dans tous ces vieux ringards de gauche mais on pouvait espérer...

D.P. - Tu es pessimiste !

B. - Avant notre concert de Noisy le Grand l'autre jour, il y a un type du P.C. qui est venu et qui avait des cartes et tout le truc. Il nous a dit : « avec nous (car la municipalité de Noisy est U.D.F.) vous n'auriez pas de problème, vous auriez eu la sono comme vous voulez »...

J.P.P. - Du racolage ?

B. - Exactement ! Maintenant quand il a entendu nos chansons il s'est sauvé et ne nous a pas recontactés...

D.P. - Tu en as déjà parlé mais tu as fait un titre sur Pathé - marconi. Cela ressemble au plan des Pistols avec E.M.I.

B. - C'est ce qui s'est passé avec Pathé, c'est pour souligner l'incompétence non pas de tous les gens qui travaillent chez Pathé mais de ceux qui se sont occupés de nous comme Hergot qui s'occupe de la promotion et qui gagne cinq cents sacs par mois à strictement rien foutre et puis toutes les magouilles d'une bande d'incapables. Après ça ils vont dire le rock ça ne marche pas en France mais ils ne distribuent même pas ton disque...

D.P. - Peux-tu définir la liberté ?

B. - Je peux définir ma liberté. La liberté, avant tout, est individuelle. Je suis contre toute forme de censure...

D.P. - Ceci me semble être une réponse facile, très « lieu commun » car la liberté pourrait aller jusqu'à la liberté de tuer. La société doit avoir certaines limites, non ?

B. - Il est possible de concevoir, pour un fou, une liberté qui irait jusqu'à meurtre mais cette liberté n'est pas

opposable à la société d'une manière générale. La liberté est surtout dans la possibilité de pouvoir s'exprimer, je ne pense pas que la liberté de tuer soit dans la définition de la liberté telle qu'un être humain responsable puisse la concevoir. C'est même à ce moment là un acte contre la liberté.

D.P. - Que penses-tu de la liberté sexuelle, et de la pornographie.

B. - Il y a des bouquins pornos qui sont franchement horribles, je pense à la pornographie avec les animaux, mais si cela amuse certains... Pourquoi pas ? Pourquoi emmerder un mec qui est homosexuel ou un mec qui aime se faire fouetter. C'est son droit ! Surtout dans la mesure où il y trouve son équilibre et qu'il ne fait pas chier avec ses problèmes.

D.P. - Justement dans un de tes nouveaux titres tu parles des « mœurs ». Ça a un rapport très proche avec la sexualité...

B. - On a surtout recherché le climat dans cette chanson. Nous parlons des deux côtés, c'est-à-dire qu'au début je suis maté et à la fin je passe ma vie à mater.

D.P. - Crois-tu que la sexualité soit très liée au rock ?

B. - D'une certaine manière, oui ! Mais cela ne dépasse pas certains comportements scéniques.

D.P. - Pourquoi ce titre « prends pas ton flingue » ?

B. - C'est la subversion à l'état pur. Je pense qu'il y a autre chose à faire que de prendre son flingue. Tu vois c'est comme les détournements d'avions plus personne n'y prête vraiment attention...

J.P.P. - Quand j'ai entendu cette chanson, la première fois, j'ai cru que tu mettais en parallèle, l'armée, la police, le devoir, la patrie, le travail, car tu dis « prends pas ton flingue, c'est plus marrant. Vise l'avenir c'est ton point de mire ». C'est la dérision poussée à l'extrême, ou la négation absolue ?

B. - C'est une vision des choses. Tu sais je suis très vicieux dans mes textes, j'essaie d'avoir toujours un deuxième degré. Certains ont vu la même chose que toi, d'autres une forme d'espoir, au choix !

J.P.P. - Oui, mais dans Paris - by - night c'est quand même le prolo qui se prend les trépanements ?

B. - Exactement ! C'est une satire de ce qui se passe rue Saint-Denis mais tu peux mettre ce titre en parallèle avec « Palace ».

J.P.P. - Tu es contre la frime ?

B. - C'est tout le problème de la récupération. Les mecs qui paient 50 F pour se déguiser... « Finie la nuit, fini le rêve l'autobus de St Denis te ramène vers monoprix »... Ce qui me fait gerber, c'est tout ce côté dérisoire, toute cette caricature.

D.P. - Il y a un côté très théâtral dans la new-wave !

B. - Au palace il y a tous ceux qui se disent « ina » et qui sont « has been » ; ceux qui sont pleins de pognon, c'est tout l'univers pervers dont je parle dans « comme un damné ». J'ai vu un soir, au Gibus, deux petites nanas qui sont arrivées toutes mignonnes et qui après avoir passé dix minutes dans les chloottes sont ressorties toute ébouriffées, collier de chien etc... Tu vois tous ces gens s'habillent « punk », pour deux heures et, le lendemain sont à leur guichet de banque. Ce n'est pas sérieux. Il faut s'assumer et si tu veux porter un collier de chien il ne faut pas le porter qu'au Gibus c'est trop facile...

D.P. - Les Pistols. Tu veux en parler ?

B. - Rotten était un mec très sincère. Certains ont voulu le récupérer mais il est resté le même. Il a envoyé chier tout le monde : les fachos, le fric, tout le monde. Je ne sais pas quelle sera son attitude mais c'est vraiment lui la seule « star » de tout ce mouvement.

J.P.P. - L'anarchiste c'est celui qui détruit tout parce qu'il voudrait tout reconstruire. Cela lui est difficile car il a tout le monde contre lui.

B. - Rotten n'était pas un vrai anarchiste. Il était avant tout un mec vacillant sensible et quand tu écoutes « Bodies », l'histoire d'une copine à lui qui après avoir avorté balladait son fétus dans un sac en plastique. C'est du vécu c'est pas de la frime.

J.P.P. - Tes chansons sont souvent pessimistes...

B. - J'ai discuté dernièrement de tous ces problèmes avec Jean-Louis de Téléphone et nous arrivons à la même conclusion : il faut être conscient.

J.P.P. - Est-ce que tout le monde est prêt pour écouter Trust ?

B. - Bien sûr, car en fait tout ce que je dis, mais il suffit d'acheter un journal et tu en sauras autant. Je ne sais que le témoin de ce qui se passe dans la société... Je ne veux surtout pas avoir une étiquette politique et militer pour qui que ce soit. Je peux être à droite, à gauche, au centre tout dépend de ma position à ce moment-là. J'ai horreur du dogmatisme, des gens qui ne réagissent pas en fonction d'une opinion personnelle mais en écoutant l'avis du parti.

D.P. - A un certain moment tu chantes à la gloire des faibles...

B. - Tout le monde est faible, l'homme n'est pas fait pour travailler c'est une évidence...

Propos recueillis par
Daniel PERRAUD
& Jean-Pierre PERRAUD

HELLO ELO !
Pavillon de Paris le 15 Mai.

Je n'étais pas retournée au Pavillon depuis les tragiques événements de l'an dernier. On a enfin réussi à transformer ce hangar sinistre en salle à peu près confortable. C'est dans ce décor rénové qu'ELECTRIC LIGHT ORCHESTRA est venu nous présenter son nouveau show. Un spectacle parfaitement au point avec projections d'images laser assez superbes, tandis que les musiciens sont équipés de guitares sans fil, ce qui leur laisse une liberté de mouvements totale. Le succès d'ELO aux Etats-Unis et en Angleterre commence à peine à déteindre sur la France et ici on connaît mieux leurs vieux classiques que les nombreux extraits du nouveau double album «Out of the blue» qu'ils nous jouèrent ce soir-là. Mais le public, de toute façon conquis d'avance, fera un triomphe au groupe malgré les deux passages à vide au cours desquels un des violoncellistes et le violoniste viendront étaler leurs épanchements en solo ; ce sont certainement des virtuoses, mais les démonstrations techniques ont toujours un caractère spécialement chiant et il n'y avait pas les lasers pour se distraire un peu... Parmi les meilleurs moments de ce concert, qui furent tout de même nombreux, citons : «I can't get it out of my head» (le climat véhiculé par cette chanson est vraiment étrange), «Sweet talking woman» ou «Rockaria». Il y a un truc qui n'est peut-être pas évident à l'écoute des disques, c'est qu'ELO sur scène dégage une énergie peu commune. Jeff LYNNE et le bassiste restent rivaux à leur micro, mais les deux violoncellistes font un véritable ballet avec leur instrument (quand ils ne le font tourner, on se demande toujours s'il va s'arrêter du bon côté), quand ils ne le portent pas à bout de bras comme pendant les rappels, au nombre de deux «Livin' thing», «Do ya», puis un «Roll over Beethoven» absolument délinant. J'ai regretté que la sono n'ait pas mis les voix en valeur comme elles auraient dû l'être. La plupart des titres d'ELO comportent des harmonies vocales magnifiques et à travers les piliers et les échafaudages du Pavillon, on en perd la moitié.

P.S. : Avis aux spectateurs : Before the Flood, c'est un peu dépassé ; alors pour venir acclamer ELECTRIC LIGHT, vous auriez au moins pu amener des lampes-torches au lieu d'allumettes !!

S. G.



PARIS

C'est avec des problèmes d'organisation et de sono que Paris, groupe formé sur les cendres de Magnum et HLM, débute son deuxième concert en ce dimanche soir 11 juin. C'est à 21 h 30 que le set débute avec «Alabama», un titre très hard-rock dans la lignée d'Aerosmith. Je note tout de suite la mise en place impeccable du groupe et l'impact visuel qui fait penser aux Variations. Jeff Manzetti, le chanteur, est un showman impressionnant doté d'un sens instinctif de la scène, de plus il est très beau et les minettes présentes ne s'y trompent pas... Les morceaux se suivent : «Vise cette bagnole», «le rodeur», «Blessures», un morceau lent magnifique qui donne immédiatement la chair de poule, «H.L.M.», «Le voleur de paradis», «Paris», «Ambiance chaude», «Plaisirs», «Lizzy». Le show se termine avec en rappel «Idols». Le public s'est rapproché pendant le set du groupe et ne veut plus laisser partir Paris qui se sauve en courant vers les loges. Que dire sur ce groupe ? Je pense que Jeff Manzetti et son gang ont atteint une perfection évidente. Il est à rappeler que Jeff a fait un an de tournée avec Johnny Hallyday, accompagné par le groupe Magnum et que si Magnum n'était certainement pas un groupe fait pour Jeff, celui-ci a appris son métier et a tout de suite compris, l'art et la manière de concevoir un show. Il est à souligner aussi que Jeff est appuyé par son bassiste et que ce dernier chante merveilleusement bien, en outre son jeu de scène complètement fou se marie très bien avec la provocation scénique de Jeff. Omar, le batteur est un bloc de béton, il tape comme un vrai fou en imposant au groupe un rythme d'acier. Les guitaristes Franck et Thierry m'ont fait penser à l'association Mick Taylor / Keith Richards. Ils jouent avec une perfection évidente. Paris est certainement la révélation de ce milieu d'année 78.

Jean-Claude TEXIER

ROCKIN' REBELS

Les rockers avaient investi le Gibus, ce samedi 13 mai, date du dernier concert des Rockin' Rebels dans ce club. Une centaine d'entre eux étaient présents pour applaudir «leurs» groupe et démontrer qu'en 1978 le vrai rock'n'roll est plus vivant que jamais. Les Rebels sont un peu l'équivalent en France des groupes anglais de rockabilly comme «Crazy Cans» ou «Flyin' saucers» qui mêlent en plus des reprises, un bon nombre de compositions originales, jouées évidemment dans l'esprit de l'époque. Ils ne donnent pas dans la copie servile mais s'inspirent des plans originaux pour créer un style personnel, évitant ainsi de tomber dans le piège rétro. Les Rebels ouvrent le feu avec «Brand new Cadillac» en hommage à Vince Taylor. Le public blasé du Gibus réagit tout de suite et l'enthousiasme se maintiendra tout au long du passage. Viennent peu après des versions très appréciables de «Washmachine boogie» des Echovallies et du «Lonesome train» de Johnny Burnette chanté par Eric Rice d'une manière très «entre dedans». Le guitariste JM. Tomi joue vraiment dans l'esprit et le style rockabilly à la plus grande satisfaction des rockers. Le public moins branché découvre avec étonnement un style qu'il ne connaissait pas.

TONY

SOME GIRLS

Le nouveau Stones traqué



Une pochette sans surprises : on retrouve le mauvais goût caractéristique des Stones ! même la pochette du plus punk des groupes n'arrivera jamais à égaler le génie des stones en cette matière...

I Miss You : Le titre du 45, un titre disco-rock sur lequel on dansera beaucoup cet été... Pour beaucoup d'entre nous, la découverte sera Sugar Blue, son jeu d'harmonica est l'un des plus originaux qu'il m'ait été donné d'écouter, sans se forcer il souligne admirablement ce premier morceau où Jagger nous donne quelques échantillons de sa voix, tous les trucs qu'on connaissait de lui, sont contenus dans ce «I Miss You», l'admirable lorsqu'il nous interpelle «Hey what's matter man ?...» l'ajout du sax (Mel Collins) est intéressante et les «Hooooo Hooooo...» vous lâcheront difficilement, excellente ouverture qui nous assure de la suite...

When the whip comes down : Quel plaisir de retrouver les Stones dans leur meilleure forme, l'intro est assurément délicate, l'urgence revenue ! Jagger vous distille ce rock d'une façon magistrale. Comme si c'était sa dernière chance. Ecoutez-moi cette guitare hurlante, affolée comme jamais - Oh ! Keith... brûlant, impressionnant.

Just my Imagination : Tribut (devenu habituel) aux inspirateurs / initiateurs / révélateurs de cette musique qui a toujours marqué les Stones : Le rhythm'n'blues, ici une chanson des Temptations - Ceux qui connaissent l'original marqueront leur scepticisme - En quelque sorte les Stones «punkifient» ce «Just my Imagination» et ma foi le font très bien... loin, loin la version éthérée des Temp's...

Some Girls : On retrouve l'harmonica magique de Sugar Blue, Mick JAGGER est le seul à ma connaissance à posséder cette façon d'écraser / d'éjecter ses mots - misogynie, sauvage, cinglant - Keith à la lead guitar : Irremplaçable, et Sugar Blue qui vous enveloppe tout cela d'une manière magistrale, les paroles sont à connaître ABSOLUMENT.

Lies : Du grand Stones ! Reliquez - moi cette intro méchante, pas besoin d'imagination pour voir Mick se démenier comme un... dément ! Ouh ! Quelle urgence et Keith qui relance sans arrêt, sans pareil ! l'un des hauts instants de ce merveilleux LP Arrrrh ! LES STONES RETROUVES !

Faraway Eyes : Le country rock habituel, cette voix semi-avinée que prend Mick est un délice, cependant que la Steel guitar

(Ron Wood) coule et souligne l'ensemble... On se rappelle «Wild Horses»... Reposant...

Respectable : A nouveau l'urgence - La continuation de «Lies» - Rock épais et tranchant, les paroles sont d'un cynisme... Ecoutez-moi ces guitares hurlantes à la limite de la saturation, ça fuse de tous les côtés comment voulez-vous résister à ça ?... «Get out of my life...» Hey ! Qui aurait cru les Stones encore capables de nous sortir des trucs aussi dingues ? pas moi ! je l'avoue...

Before they make me run : Keith au chant... amusant, sur une rythmique à toutes épreuves, un côté joyeux... surprenant... Et ces guitares aiguës qui vous cinglent... ouai... sans plus...

Beast of burden : Mick nous a déjà habitué à ce genre de Slow/blues, pour ma part l'un des moments les moins forts de ce LP...

Shattered : Une intro surprenante... Mick qui déguise sa voix... la musique est une sorte de tourbillon gringant... Mick a du mal à se contenir... «nerveux» et «énergique», une nouvelle prouesse, la plage la plus intéressante, la plus belle aussi... une chanson «retenue» sur disque et qui doit «éclater» sur scène...

Pour se résumer, les STONES viennent de réussir là où bien peu les attendaient, ce «Some Girls» est un LP évident. Je veux dire que les STONES reprennent les ingrédients qui les caractérisent habituellement, mais cette fois-ci, ils ont remis le cap sur le Rock. Je veux dire aussi que chacun y trouvera ce qu'il aime... «Some Girls» rappelle les grands moments de «STINKY FINGERS» et d'«EXILE ON MAIN STREET» (le LP qui soit le plus mésestimé qui soit) ce qui est plus qu'une référence - «Some Girls» nous réconcilie avec les STONES, efface leurs deux dernières productions (je n'ai jamais pu écouter «LOVE YOU LIVE» en entier, étant entendu, que ce double LP a été bâclé pour mettre un terme rapide à un contrat devenu pesant avec WEA), autant «BLACK AND BLUES» est un album sans âme, autant «SOME GIRLS» est une œuvre hargneuse, au cœur gros comme ça, on danse là-dessus sans problèmes... des les premières mesures de «I Miss You» ça vous démange, vous dérange, vous déménage, et ainsi sans débâter jusqu'au «nerveux» «Shattered»...

The Stones roll again.....

Vic TEA*